Document generated on 08/10/2025 7:28 a.m.

Cahiers de géographie du Québec

L'avenir de la géographie

Rodolphe De Koninck

Volume 39, Number 108, 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/022521ar
DOI: https://doi.org/10.7202/022521ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)
1708-8968 (digital)

Explore this journal

Cite this document

De Koninck, R. (1995). L'avenir de la géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, *39*(108), 469–471. https://doi.org/10.7202/022521ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'avenir de la géographie

Rodolphe De Koninck
Département de géographie
Université Laval

Je crois que c'est la vocation de la culture au sens le plus large de dominer la société et de lui conférer ses fins.

Maurice Crubellier
Le Monde, 16 décembre 1986

Au fil des ans, à l'écoute des interrogations concernant la nature et le destin de la discipline, les *Cahiers de géographie du Québec* se sont fait un devoir de regrouper ces questions, de solliciter des opinions et d'alimenter les débats. Car, tel qu'évoqué à l'occasion du lancement de la rubrique «Questions, opinions, débats», dans le numéro de septembre 1982, la confrontation des idées est source de vitalité.

Ceux que l'avenir de la géographie intéresse trouveront large matière à réflexion à la lecture des neuf essais rassemblés ici. Au delà des nombreuses prises de position, idées et suggestions qu'ils contiennent, on peut y déceler plusieurs convergences, en particulier vers quatre propositions majeures. Celles-ci concernent : 1) le plaisir du savoir géographique; 2) la nécessaire fonction critique de ce savoir; 3) la croissance permanente du champ d'action de la géographie; 4) le devoir de rigueur.

1. Ainsi, lorsque Lévy fait l'éloge du voyage et de la lecture, qui «désenclavent» comme il le dit si bien, cela rejoint l'idée des joies de la connaissance énoncées par Brunet. Qui bouderait le plaisir «d'explorer le globe ou la mappemonde»? Ce goût et cette nécessité de découverte, d'invention et de création sont aussi appelés à la rescousse par Fliedner, qui affirme même qu'elles font défaut parmi les géographies qu'il fréquente. Enfin, retraçant quelques tronçons de leurs itinéraires respectifs de géographes, ils sont plusieurs à parler de solidarité, d'ouverture sur le monde et de responsabilité critique.

2. Alors que Brunet considère cette responsabilité critique comme relevant plutôt de la citoyenneté fondamentale, Hulbert en fait une raison d'être du métier de géographe, allant même jusqu'à prôner l'implication politique. Les multiples inventaires d'utilisation du sol, réalisés pendant les années 1960 et 1970 par des géographes québécois s'étant apparemment abstenus de toute vision critique, représentent selon lui un bel exemple de ce qu'une géographie engagée devrait éviter. Et, pourrait-on ajouter, un exemple dont, pourtant, s'inspirent de nos jours bien des géographies de l'observation et autres géomatiques. Cette critique rejoint celle formulée par Bruneau, concernant le rôle de la géographie coloniale dans le développement même de la discipline. Elle s'enrichit aussi de la proposition formulée par Lagarec, qui rappelle la responsabilité incombant

à la géographie de s'impliquer dans l'établissement de modèles de prédiction des catastrophes naturelles. Elle rejoint aussi, quand même, celle qu'adresse Brunet à l'attrait exercé par la singularité devant la communauté, tout comme la prise de position de Lévy, devant l'adhésion à un certain type de logique communautaire. Car, parfois, à regarder trop petit, on en oublie de contribuer à l'analyse et à la compréhension de l'universalité des processus, démarche fondamentalement indispensable à la fonction critique de toute discipline.

3. Cette universalité est bien ce qui à la fois fait l'attrait du champ de la géographie et représente son défi permanent. Son irréductibilité à tel ou tel morceau du territoire (villes ou campagnes, fleuves ou mers, arbres ou forêts), à tel ou tel processus (urbanisation, commerce, érosion), ou à telle ou telle mesure (calibrage, équation, photographie, cartographie) est chose bien connue. Mais elle est difficile à assumer. Il n'est certes pas facile d'observer les enjeux d'une ville, tout en mesurant et en interprétant tous les liens qu'elle-même et que chacun de ses membres entretiennent avec le monde... Pas plus qu'il n'est facile d'observer de près les arbres tout en gardant un œil sur la forêt.

   Il est en réalité difficile d'assumer sa participation à l'un des savoirs centraux, occupant un rang équivalent à ceux de la physique ou de la biologie, de la philosophie ou de l'histoire. Il faut même de l'audace pour se réclamer partie prenante d'une discipline dont l'objet, la terre habitée, a le culot mais aussi l'intelligence de se renouveler sans cesse. La géographie est en effet sans cesse placée devant de nouvelles responsabilités (Claval), car «tous les jours, l'humanité produit du territoire» (Brunet) et la géographie a donc le devoir de «tenir la chronique des changements» (Racine); ce qui veut dire, bien sûr, en tirer les leçons. Il semble bien qu'elle soit la seule à pouvoir le faire, sa capacité d'aborder et d'articuler plusieurs échelles d'analyse la rendant irremplaçable (Bruneau).

   Cette universalité de l'objet, toujours elle, la nécessité de continuer à étudier les lieux, tout en reconnaissant l'importance des réseaux, sont énoncées avec beaucoup de finesse par McGee, qui s'inspire de remarquables exemples, tirés de sa propre expérience de géographe pétri par le terrain. S'impliquer localement, comme le prône Hulbert, associer l'étude des réseaux à celle des lieux, comme le précisent McGee et Brunet, savoir décoder l'articulation des échelles, comme le soulignent tant Racine que Bruneau, Brunet et Lagarec, ce dernier y voyant même un devoir de prédiction, ne pas se laisser terrasser par l'ampleur des problèmes à étudier (Fliedner), répondre aux demandes sans cesse renouvelées provenant des autres disciplines (Claval), découvrir de nouveaux lieux, toujours découvrir (Lévy), voilà donc qui peut faire peur.

   Devant ce formidable mandat de mémoire et d'intelligence de la terre habitée, il est tentant de capituler et de s'en remettre exclusivement à tel objet ou à tel instrument. D'ailleurs, de tels savoirs partiels (par exemple celui de la ville), de tels savoirs instrumentaux (par exemple celui de la carte) comptent précisément parmi ceux que convoitent certaines disciplines, qu'elles soient

éphémères ou, parfois, fondamentales; elles qui cherchent, en tout cas, quelques faveurs auprès d'un savoir vieux comme la terre. Pourtant, il est bien évident qu'un outil, un bras, séparés de leur corps, sont voués à un destin incertain, commun à toutes les prothèses, tombant à la merci de toutes les modes et de tous les pouvoirs. On peut manipuler une carte, mais pas la géographie. Cette dernière est un savoir émancipatoire et c'est bien sûr ce qui lui vaut d'être convoitée, morceau par morceau.

4. Il faut donc parfois du courage pour se réclamer d'une discipline terre à terre, ayant la témérité de tenir à ses racines, tout en se réclamant de l'humanisme. Il faut surtout de la détermination, de la persistance et de la rigueur. Car la géographie ne garantira son avenir qu'à condition d'exercer ce devoir si cher à Brunet, tout comme à Racine, lequel n'hésite pas à prôner une discipline dont les termes doivent être «marqués au fer rouge de la fiabilité méthodologique». Or, comme l'expliquent ces deux mêmes auteurs, et contrairement à ce que certains prétendent, la géographie ne cesse de se consolider sur ce plan. Certes, il y aura toujours parmi ses pratiquants des amateurs de l'approximation et du vague à l'âme : ampleur de l'objet oblige. Mais la géographie, urgence sans cesse renouvelée du même objet oblige, n'a d'autre choix que celui de répondre à cette demande de philosophie de la terre animée, tout en continuant à servir de centrale instrumentale pour tous les savoirs qui ont le bon goût de la consulter, étant entendu qu'elle seule, autant que faire se peut, doit garder la main haute sur les conditions de cette consultation; et étant entendu aussi que cette popularité ne saurait servir de prétexte à la dispersion, la division ou même le dépeçage de la discipline. Enfin, est-il nécessaire d'ajouter que la logique la plus élémentaire réclame que l'exercice de ce mandat immense, propre à la géographie, soit confié à des géographes?